

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 12 janvier 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

(Suite)



« Pourquoi donc ? dit-elle. Que se passe-t-il ? »

Claudine se lève, entr'ouvre la porte. La vieille Montmayer est étendue en travers. Elle ne bouge plus. Elle semble morte.

— Madame, madame !

Elle n'entend pas. Claudine se penche. La bougie qu'elle tient à la main éclaire ce corps immobile et la jeune fille ne retient pas un cri de frayeur.

— Mon Dieu ! qu'a-t-elle donc ?

La vieille est couverte de boue et de sang. Le sang, lentement, sort de sa maigre poitrine. Les vêtements en sont imprégnés, les mains et la figure sont déchirées, sans doute par les ronces, la robe aussi.

Claudine, robuste, la prend dans ses bras. Elle la couche sur son lit, entr'ouvre le corsage. Le sang s'échappe avec plus d'abondance.

— Elle n'est pas morte.

En effet, la vieille rouvre les yeux. Elle reconnaît Claudine qui est tout près d'elle et Lucienne, là-bas, qui, de son lit, la regarde.

— Ils m'ont tuée ! dit-elle, ils m'ont tuée.

Et elle referme les yeux. Claudine va frapper à la porte de la chambre où dort Jean de Montmayer. Elle va réveiller Georges aussi.

— Venez. Venez vite. Votre mère se meurt !

Ils accourent. Ils se placent de chaque côté du lit. Elle a fermé les yeux, la respiration est courte, déjà presque pareille à un râle. Elle reprend quelques forces.

— Ils m'ont tuée, les grognos, ils ont brûlé ma maison à Bazeilles, ils me tuent ensuite, et c'est tout naturel. Du moins, je me serai vengée, avant. Depuis le mois d'octobre, j'en ai tué quatre, moi, oui, j'en ai tué quatre, dans les bois, avec le fusil et les cartouches que je leur avais volés un jour. Mais cette nuit, j'ai été aperçue par une de leurs sentinelles perdues, le soldat a tiré le premier, il m'a blessée, j'ai eu le temps de tirer aussi, et je l'ai tué, moi...

Elle s'arrêta, réunit ses dernières forces :

— Je me suis vengée, je meurs heureuse.

Sa respiration devint plus courte, plus faible ; un flot de sang lui remonta à la gorge et l'étouffa. Elle ne bougea plus.

Elle fut enterrée le lendemain. Personne ne soupçonna le drame de cette fin de vie. On ne sut pas qu'elle avait été blessée. Un seul homme, parmi les Prussiens, avait eu le temps de la voir, et celui-là dormait, dans le bois, du dernier sommeil, sur les feuilles jaunies par l'hiver et sur les branches mortes.

II

A Bourges, le père Doriat se lamentait dans sa cellule. Il avait appris vaguement, par quelques mots échappés aux gardiens, la guerre d'abord, puis, de temps en temps, la nouvelle de quelque défaite.

Il avait écrit à sa famille, mais il n'avait pas reçu de réponse. Paris était investi. On le lui dit. Il cessa d'écrire.

Les angoisses de sa situation s'augmentaient de toutes les tristesses que lui inspirait son amour paternel.

Puisque les Allemands entouraient Paris, ils devaient être à Garches. Que devenait sa famille ? sa femme, qu'il aimait tant ? sa fille, qu'il adorait ? ses dix fils, surtout. Ils avaient beau ne pas être soldats, Doriat était bien sûr qu'ils s'engageraient et feraient leur devoir. Qu'allaient ils devenir ?

— Moi, se disait-il, je ne les reverrai jamais

ci, appelé Courlande, était un vieux routier de la préfecture, à laquelle il appartenait depuis plus de vingt-cinq ans.

Il était simple agent, pas même brigadier. Pourquoi ? Était-il ivrogne ? Avait-il quelque défaut qui le faisait haïr de ses chefs ? Avait-il commis, en sa vie, quelque grave infraction à la discipline administrative, si rigoureuse de la préfecture de police ? Ou bien son intelligence, qui lui permettait de vulgaires arrestations de vagabonds, lui défendait-elle des affaires plus délicates ?

Rien de tout cela. Courlande n'avait pas été heureux et c'était tout.

Type vraiment curieux et sympathique au possible que ce vieux à tête chauve, à figure ravagée par la petite vérole, aux yeux brillants et incisifs, sans un poil de barbe, petit, maigre, remuant, fiévreux et nerveux.

Ses camarades de la préfecture l'avaient surnommé *Pas-de-chance* ! Et nul, mieux que lui, n'avait mérité son surnom. Il avait commencé

par être soldat, comme presque tous les agents ; il avait quitté le service, alors qu'il était proposé pour le grade d'adjudant, la dernière étape avant la lieutenance, et il s'était marié.

Doué d'une imagination étonnante, Courlande avait horreur des choses convenues. Le devoir seul, pendant les sept ans de son service, l'avait retenu sous les drapeaux. Son imagination était à l'étroit sous son shako.

S'il avait reçu de l'instruction, il eût fait certainement son chemin, dans l'industrie comme dans les arts.

L'instinct, le besoin de danger, de nouveau, de romanesque le poussa dans la police. Mais ce besoin de nouveau l'avait d'abord fait épouser une femme d'une autre race, une mulâtresse qu'il avait connue au Sénégal, lorsqu'il était sergent d'infanterie de marine.

Sarah était une belle et douce créature qui s'était attachée à son mari avec le dévouement du chien à son maître. N'est-ce pas Michel qui, parlant de la femme de couleur, avec la poésie habituelle et le charme pénétrant de son style, a dit :

« Inquiète de son visage, elle n'est nullement rassurée par ses formes accomplies de morbidité touchante et de fraîcheur élastique. Elle prosternait à vos pieds ce qu'on allait adorer. Elle tremble et demande grâce. Elle est si reconnaissante des voluptés qu'elle donne ! Elle aime et, dans sa vive étreinte, son amour a passé tout en-



Il traça quelques lignes au crayon sur une feuille arrachée à son calepin. — Voir page 51, col. 1.

car je ne compte pas sur ma délivrance, mais ma femme, que deviendrait-elle si elle les perdait ? Heureusement, je puis être tranquille. Il y a une justice au monde. Je suis sacrifié, mes deux fils ne mourront pas.

Les jours s'écoulaient ainsi que les semaines, puis les mois, et n'apportaient pas de changement dans sa position.

L'un des deux agents de la préfecture de police qui l'avait amené à Bourges, après la déclaration de guerre, venait le voir parfois dans sa cellule.

— Voyons, vous vous obstinez à nier, père Doriat.

— Et je monterai à l'échafaud en niant, disait le bonhomme.

L'énergie avec laquelle Doriat se défendait avait fini par faire impression sur l'agent. Celui-

tier.

Sarah lui avait donné quatre vigoureux garçons, beaux et intelligents. Elle l'aimait depuis vingt ans comme au premier jour. Courlande était donc le plus heureux des pères et il avait été le plus heureux des maris.

Eh bien, Courlande n'avait jamais été heureux. Vivant de peu, économe, sans un sou de dettes, il se contentait des maigres appointements de la préfecture et des rares aubaines qui lui tombaient.

Tel était le singulier personnage que nous avons tenu à présenter en détail à nos lecteurs.

Au moment où nous faisons connaissance avec lui, Courlande était installé à Bourges avec sa femme et le plus jeune de ses fils : les deux autres, bien que n'ayant pas l'âge, avaient voulu s'engager et faire leur devoir de Français.